

L'ARBRE ET L'IMAGINAIRE

Geneviève CALAME-GRIAULE

Ethnologue au C.N.R.S., 8 rue Gay-Lussac 75005 Paris

Les paysages imaginaires dans lesquels se déroulent les contes, quelle que soit leur provenance, empruntent leurs traits à l'environnement familier des auditeurs. Bien que les lieux soient rarement actualisés par un toponyme, les différents épisodes du récit passent du « village » à la « brousse » ou à la « forêt », mentionnent les « champs », la « rivière », la « mer » ou la « montagne » selon les régions géographiques. Les grandes lignes de ce paysage sont seulement esquissées, l'imagination des auditeurs suppléant au manque de détails et la description n'étant jamais menée pour elle-même. Ce qui importe, et est soigneusement souligné, c'est la topographie des lieux : ce n'est pas par hasard que le héros sort du village pour marcher dans la brousse jusqu'à une certaine mare où l'attendent diverses aventures, et ce n'est pas par hasard non plus qu'il rentre au village à la fin de l'histoire. Le village, la brousse, la mare imaginaires ont rempli dans le récit une fonction symbolique particulière qui donne aux déplacements du héros leur signification profonde.

Mais dans ce paysage non décrit, seulement esquissé, surgissent des personnages, des objets, et aussi, bien souvent, des plantes et notamment des arbres, dont l'espèce est généralement précisée. Le choix de cette espèce n'est, selon nous, jamais le fait du hasard, mais est toujours déterminé par le code symbolique propre à la culture.

A plusieurs reprises déjà nous avons souligné l'importance du thème de l'arbre dans les contes africains (1). Différentes études ont été menées

autour de ce thème, et la signification symbolique de l'arbre dégagée à plusieurs niveaux. Ont été ainsi envisagés en particulier :

- l'arbre cosmique, lien entre le monde souterrain et le ciel ;
- l'arbre protecteur et maternel ;
- l'arbre donneur de biens essentiels, nourriture, fécondité, connaissance (l'arbre initiatique) ;
- l'arbre, être vivant assimilé à l'homme ;
- l'arbre phallique et paternel ;
- la dialectique de la vie et de la mort autour de l'arbre.

La méthode suivie dans ces analyses a été de « reconsidérer l'arbre du point de vue de la pensée symbolique s'exerçant sur la réalité et partir de considérations concrètes pour essayer de comprendre comment a pu se former l'image symbolique » (2). Ces considérations concrètes vont de la morphologie et de la physiologie propres de l'arbre, ainsi que des ressources possibles qu'il offre à l'homme, pour aboutir à l'interprétation qui en est donnée dans la culture. L'important est en effet de découvrir quel est, parmi toutes ces données, l'élément qui sera retenu comme signifiant pour attribuer à la plante sa place dans le système. Cet élément et son interprétation pourront varier beaucoup selon les cultures (3).

Les Dogon du Mali, bien connus dans la littérature ethnologique, sont de grands observateurs de la réalité matérielle qui les entoure. Leur système de classification symbolique des éléments de l'univers a été longuement décrit, notamment en ce qui

(1) Cf. CALAME-GRIAULE éd., *Le thème de l'arbre dans les contes africains*, I (1969), II (1970), III (1974), Paris, SELAF [Bibliothèque de la SELAF, 16, 20, 42-43].

(2) *Id.*, *ibid.* I, p. 20.

(3) « De tous ces menus détails, patiemment accumulés au cours des siècles et fidèlement transmis d'une génération à l'autre, certains seulement sont retenus pour assigner à l'animal ou à la plante une fonction signifiante dans un système. Or, il faut savoir lequel, car, d'une société à l'autre et pour la même espèce, ces rapports ne sont pas constants » (C. LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 73).

concerne le monde végétal (1). Nous avons montré ailleurs (2) que les interprétations symboliques qui fournissent la clé de leur vision du monde d'une part, et les significations que l'on peut trouver pour justifier la présence de tel ou tel végétal dans le mythe et dans le conte d'autre part, sont régies par un même code.

Les quelques « contes d'arbre » dogon dont nous avons publié l'analyse mettaient en évidence le rôle initiatique de l'arbre, particulièrement de l'une des espèces les plus remarquables et les plus chargées de

signification de leur environnement : le baobab, *Adansonia digitata* (3). Nous avons choisi pour la présente étude une autre espèce, également très importante dans la culture et la pensée dogon, et dont le traitement symbolique présente ici certaines particularités. Il s'agit du *Lannea acida* (*sa* en dogon).

Le conte qu'on va lire a été recueilli par nous en 1960 dans le village de Sanga ; l'informateur était un homme d'environ quarante-cinq ans. La traduction que nous en donnons est très proche du texte.

La fille qui avait perdu son affaire (4)

Une jeune fille et un jeune homme nouèrent amitié.

Le garçon allait tous les soirs causer avec elle.

Chaque jour il s'entendait avec elle pour un rendez-vous.

Le garçon eut beau faire, la fille refusa d'aller avec lui.

Le garçon lui dit : « Explique-moi ce qui est dans ton cœur. »

Elle lui répondit : « Si tu m'aimes, va au marché un jour où il est plein de monde, enlève ton pantalon et défèque. »

— « Ce n'est que cela, lui dit-il ? »

— « Oui, ce n'est que cela. »

Le garçon se rendit au marché et, au moment où il y avait la plus grande foule, il ôta son pantalon et déféqua.

Le soir il retourna vers la fille.

« Ce que tu m'as demandé de faire, je l'ai fait aujourd'hui au marché, lui dit-il.

Dans ces conditions, accompagne-moi. »

La fille répondit : « Moi, je ne vais pas avec quelqu'un qui est perdu de réputation, quelqu'un qui défèque au marché ! »

Le garçon ne dit rien et s'en retourna chez lui.

Le lendemain matin, pour fuir la honte, il prit ses affaires et s'en alla chez les Bondum

Il y rencontra un homme qui avait une grande expérience.

Il resta avec lui trois années et ne lui dit absolument rien.

Il travaillait avec beaucoup d'ardeur.

Cet homme un jour prit la parole et lui dit : « Voici trois ans que tu travailles pour moi et tu ne me dis rien.

Qu'est-ce qui t'a amené ici ? »

Le garçon répondit : « Ce qui m'a amené ici, ce n'est rien d'autre que la honte. »

Il lui raconta comment cela s'était passé entre lui et la fille.

« Ce n'est que cela ? »

— « Oui. »

— « Si c'est cela, c'est très facile. »

Il noua dans des chiffons deux sortes de poudres magiques, y ajouta de la semence de haricot et lui donna le tout.

Il lui dit de s'en retourner à l'endroit d'où il était venu.

« A ton arrivée, va éparpiller l'une des poudres et la semence de haricot à l'endroit où tout le village passe pour aller puiser de l'eau à la mare. »

(1) Cf. pour le monde végétal G. DIETERLEN, « Classification des végétaux chez les Dogon », *J. Soc. Africanistes*, XXII, 1952 : 115-158.

(2) G. CALAME-GRIAULE éd., *Le thème de l'arbre...*, III : 65-112 (« L'univers végétal dans les contes dogon »).

(3) Cf. G. CALAME-GRIAULE, « L'arbre au trésor », in : *Le thème de l'arbre... I* : 25-58, et C. H. BRETEAU, G. CALAME-GRIAULE, N. LE GUÉRINEL, « Pour une lecture initiatique des contes populaires », *Bulletin du Centre Thomas More*, 21, sixième année, 1978 : 11-29.

(4) Le titre est rajouté par nous. Pour sa signification, cf. ci-dessous.

Le garçon y alla et fit comme il avait dit.
 Le haricot germa et produisit des fruits.
 Alors il monta sur un arbre *sa* près de l'entrée de la mare et s'y installa.
 Les fruits de ces plants de haricots étaient magnifiques.
 Tout le monde avait envie de ces haricots.
 Le groupe des jeunes filles venait puiser de l'eau.
 Chaque jour à tour de rôle elles faisaient la cueillette des haricots, puis elles les faisaient cuire et les mangeaient.
 La fille qui disait qu'elle n'aimait pas le garçon en question n'allait pas cueillir les haricots.
 Mais cependant elle en mangeait avec les autres.
 Les jeunes filles lui dirent : « Tous les jours nous cueillons des haricots, et lorsque nous les avons apportés, tu en manges.
 Nous ne sommes pas tes esclaves !
 Aujourd'hui c'est à ton tour. »
 La fille prit sa poterie et partit puiser l'eau.
 Elle vit les haricots.
 Elle posa sa poterie et commença à les cueillir.
 Pendant ce temps, le garçon, son ami, qui était assis sur l'arbre *sa* la regardait.
 Il déroula le chiffon qui contenait la poudre magique et l'éparpilla.
 L'affaire de la fille se détacha et tomba par terre.
 Elle essaya de l'attraper mais n'y parvint pas.
 Cela bondissait dans tous les sens ; elle fit son possible sans pouvoir l'attraper ; cela dura longtemps.
 La mère sortit à la recherche de sa fille.
 Elle alla à la mare et trouva sa fille qui cherchait à attraper son affaire.
 La mère se mit à l'aider, la sienne se détacha et tomba.
 Alors la mère essaya d'attraper la sienne, tandis que la fille continuait à chercher la sienne.
 Cela dura longtemps.
 Le père, voyant que sa femme et sa fille ne revenaient pas, sortit à leur recherche.
 Il alla à la mare et les trouva toutes les deux en train de chercher leur affaire.
 L'homme se mit à aider sa femme, il l'attrapa et allait la lui donner, lorsque son affaire à lui se défit et tomba.
 Alors, pendant qu'ils s'accusent mutuellement, il fait jour ; chacun continue à chercher son affaire.
 Cela dura longtemps.
 Les gens du village sortirent à leur recherche.
 Ils les trouvèrent tous les trois à la mare en train de chercher à attraper leurs affaires.
 Tous regardaient cela comme un prodige.
 Quelques-uns déclarèrent : « Nous ne savons que dire ».
 Une fille prit la parole : « La fille de cet homme avait bien noué amitié avec un garçon ?
 Il lui avait fixé un rendez-vous et elle n'y est pas allée.
 A cause d'elle son ami s'est couvert de honte au marché.
 Il faut essayer de présenter des excuses à son ami. »
 Pendant ce temps l'ami en question était assis sur l'arbre *sa*.
 Les gens du village commencèrent à le chercher.
 Ils ne le trouvèrent pas, mais quelques-uns levèrent la tête pour regarder l'arbre et l'aperçurent.
 Ils lui présentèrent des excuses.
 Il répondit : « Ah ! vraiment ? Ce n'est pas moi.
 Moi je suis celui qui a délégué au marché et s'est couvert de honte.
 Je n'ai pas le pouvoir de faire cela. »
 Ils se hâtèrent de lui présenter encore des excuses.
 « Dans ce cas j'ai compris, dit-il. »
 Il vint et répara ce qu'il avait fait.
 A tous les trois leur affaire vint se plaquer sur eux.
 Chacun d'eux se précipita en courant dans sa maison.
 Il leur semblait que la nuit n'en finirait pas de venir, mais elle vint.
 On dit à la fille : « Hé ! bien, il faut que tu ailles te coucher dans la maison des jeunes gens, où est ton ami. »
 Elle y alla et se coucha.
 Le garçon vint et la trouva.
 Il dit : « Qui est la personne qui est couchée sur ma natte ? »

La fille répondit : « C'est moi. »

— « Je n'ai pas besoin de toi le matin, je n'ai pas besoin de toi le soir. »

Il lui donna des coups de pied,

Et lui dit de se lever en vitesse de sa natte.

Si ce n'était ainsi, jamais un homme n'aurait de pouvoir sur la femme.

Il ne faut pas que la parole de n'importe qui se croie plus forte que Dieu.

Le terme dogon que nous avons traduit par « affaire » signifie littéralement « matériel, bagages » (c'est le même mot qui est employé dans la phrase « il prit ses affaires et s'en alla »). C'est un euphémisme courant pour désigner les organes sexuels, de l'homme comme de la femme. Le conte appartient à la catégorie que les Dogon appellent *talaga*, « grimace », qui comprend tous les contes qui se réfèrent explicitement au sexe. Le sens général de celui-ci est la critique de la démesure féminine, thème cher à la culture dogon. Il s'agit une fois de plus de montrer les effets néfastes de la « mauvaise parole » des femmes et les dangers qu'elle fait courir aux hommes (1). Parmi les nombreux commentaires qui suivent la narration de ce conte, on rappelle qu'il ne faut pas montrer à une femme que l'on tient à elle, sinon elle vous « monte sur la tête ». On cite aussi des proverbes condamnant les filles trop exigeantes : « Une fille exigeante, l'indigo n'entre pas dans son pagne » (elle voudrait que l'opération de la teinture soit finie avant d'être commencée) ou mettant en garde contre les paroles imprudentes : « Il ne faut pas dépasser la limite de la parole » ou, comme le dit notre texte, « Il ne faut pas que la parole de n'importe qui (c'est-à-dire en particulier d'une femme) se croie plus forte que Dieu » car on risque toujours de trouver plus fort que soi : « Si tu es sorcier, il y a les guérisseurs. » Il faut remarquer que dans le conte les parents de la jeune fille sont punis comme elle ; on les rend en effet responsables, surtout sa mère, de sa mauvaise éducation ; ils auraient dû lui apprendre à bien se comporter avec les hommes et à ne pas « exagérer », mot par lequel nous traduisons un terme dogon extrêmement péjoratif souvent appliqué aux femmes.

Le jeune homme et la jeune fille sont qualifiés d'« amis » ; il ne s'agit pas de fiancés (qui ne pourraient pas avoir de rapports sexuels ni même échanger de paroles avant la date fixée pour le mariage) mais de jeunes gens qui se fréquentent en dehors de leurs « promis » légitimes. La fille est donc libre de refuser les rapports sexuels avec le garçon. Où sa conduite est blâmable, c'est lorsqu'elle l'oblige à se couvrir

de honte au marché (lieu public par excellence) pour l'humilier ensuite et manquer à sa promesse. L'épreuve qu'elle lui impose est vraiment le comble de la démesure : la défécation est un des actes pour lesquels il est le plus nécessaire d'être sans témoins, et qui a le plus d'incompatibilité avec l'échange social (on ne répond pas à celui qui par erreur vous adresserait la parole quand on est ainsi occupé). Déféquer au marché est donc la réunion de deux extrêmes particulièrement incompatibles, puisque le marché est l'endroit où l'on trouve rassemblé le plus de monde et où l'on échange le plus de paroles. Le garçon va être obligé de s'exiler de lui-même pour ne pas être la risée de tous. Il va « chez les Bondum », c'est-à-dire tout à fait au Nord du pays, donc le plus loin possible sans quitter la région dogon ; les Bondum, dont le dialecte est presque incompréhensible aux gens de la falaise, passent en outre pour de très grands sorciers, très connaisseurs en « médecines » diverses.

Le héros, malgré son erreur initiale (il a laissé une femme lui « monter sur la tête » !) est positivement marqué. Sa qualité essentielle est la « patience » : s'étant soumis à l'épreuve imposée, il ne se querelle pas avec la fille lorsqu'elle manque à sa parole, « il ne dit rien » et s'en va. Lorsqu'il travaille chez son patron bondum, vraisemblablement comme agriculteur, il garde le silence sur ses griefs et ne parlera que lorsque celui-ci l'interrogera au bout de trois ans, chiffre de l'homme, que l'on peut considérer ici comme la période nécessaire à la maturation de son caractère. C'est une période en quelque sorte initiatique, pendant laquelle, loin de son milieu familial, il va acquérir la connaissance qui lui manquait. Il saura désormais se comporter avec les femmes et sera maître de sa propre sexualité.

Le décor dans lequel va se dérouler ce que nous appellerons provisoirement sa vengeance est hautement symbolique : la mare dans laquelle les jeunes filles vont puiser l'eau, et sur le bord, près de l'endroit où l'on puise, un arbre *sa*. C'est un paysage mythique qui rappelle celui de la mare primordiale autour de laquelle ont poussé les quatre arbres essentiels de

(1) Ce point a été longuement développé dans G. CALAME-GRIAULE, *Ethnologie et langage, La Parole chez les Dogon*, Paris, Gallimard, 1965.

l'environnement dogon, « témoins » de la résurrection végétale du Moniteur Nommo, fils du dieu créateur Amma et sacrifié par lui pour purifier la terre devenue impure à la suite des agissements désordonnés de son frère jumeau, le futur Renard pâle (1). Le *Lannea acida* commence à verdier au mois de mai, donc avant l'arrivée de la pluie, et ne perd ses feuilles qu'en décembre, parfois même, lorsqu'il est bien placé en terre profonde, en février. Il reste donc vert très longtemps, même pendant la saison sèche et cette caractéristique en fait le symbole du triomphe de la vie sur la mort. Les jeunes gens portent en saison des pluies, après les semailles, des masques en feuilles de *sa* qui évoquent la danse de l'arbre après la résurrection de Nommo. Avec ses fruits, on fabrique une boisson qui, fermentée ou non, est bue au moment de la récolte du fonio et aux funérailles. L'huile fabriquée avec les noyaux des fruits a une grande importance rituelle ; liquide d'élection de Nommo, elle est bue par des prêtres totémiques en transe ; à la fin de leur période menstruelle, les femmes s'enduisent le corps et les parties sexuelles de cette huile avant de reprendre les rapports conjugaux. L'arbre est donc lié clairement à la résurrection, à la fécondité, à la procréation, à la vie.

Sous cet arbre vont pousser, grâce à la science nouvelle du jeune homme, de magnifiques haricots. Il s'agit de *Vigna unguiculata*, plante alimentaire donnant une des huit graines essentielles à la nourriture de l'homme. Le haricot, qui est la plus grosse de ces graines, est lié à la grossesse et à la fécondité. Les beignets de farine de haricot frits dans l'huile de karité (associée à la fécondité masculine) que les petites filles vendent au marché, sont censés favoriser les naissances. L'expression « manger le haricot » s'emploie par euphémisme pour « être enceinte ».

A ce décor végétal sans équivoque s'ajoute la présence de la mare, également essentielle à la fécondité. L'eau est le principe de vie par excellence ; la mare de famille est le réceptacle des principes spirituels des défunts et des enfants à naître. Les jeunes filles qui viennent puiser de l'eau sous l'arbre *sa* pour ensuite cueillir et manger des haricots poussés à son ombre préparent, le plus clairement du monde aux yeux des Dogon, leurs prochaines maternités.

Pour une seule, la signification des éléments végétaux du paysage va s'inverser. La jeune fille coupable de démesure, de fausse promesse, d'exigence insensée, au lieu de gagner la fécondité, va perdre ses organes sexuels. Cette fécondité en quelque sorte négative rappelle que le seul « produit » de ses relations avec le garçon avait été... des excréments déposés au marché. Or l'excrément est du côté de la pourriture et de la mort, donc évidemment de la stérilité.

Le jeune homme qui du haut de son arbre provoque cette mésaventure joue le rôle d'un justicier (2), rôle qui dépasse de beaucoup une simple vengeance : il châtie les fauteurs de désordre, comme le dieu Amma, du haut du ciel, avait châtié le Renard mythique (3). Cette association se présente spontanément à l'esprit des Dogon, qui établissent volontiers un parallèle entre le conte et le mythe. Elle est d'autant plus évidente ici que c'est du pied de l'arbre que les villageois, jouant le rôle d'intermédiaires dans le conflit, adressent au garçon perché sur l'arbre les paroles d'excuses, qui d'ailleurs consistent à demander pardon « au nom d'Amma ».

Si la leçon de morale sociale est évidente, l'allusion à la connaissance mythique, dont l'enseignement pourra être également tiré du conte à un niveau plus élevé, n'est pas sans importance dans ce texte. Le paysage symbolique l'évoque irrésistiblement.

Nota. — Le motif du sexe vagabond n'est pas isolé et se retrouve assez fréquemment. Un conte gurmantché recueilli par EQUILBECQ en 1912 (4) présente des éléments très semblables : même mise à l'épreuve du garçon, même déloyauté de la fille ; c'est un génie qui fournit les poudres magiques ; c'est la cueillette des haricots qui produit la chute des organes de la fille et de sa mère (l'arbre est absent). Un conte « kâdo », c'est-à-dire dogon, recueilli par le même EQUILBECQ à Bandiagara (5) raconte une histoire semblable, mais les plantes n'interviennent pas ; le prétendant évincé reçoit d'un génie un petit couteau magique qu'il plante derrière la maison où se trouvent la jeune fille et l'homme qu'elle vient d'épouser ; ils ne peuvent plus se séparer et sont ainsi transportés au marché, sous les

(1) Nous résumons ici en une phrase un mythe immense dont on trouvera le détail dans M. GRIAULE et G. DIETERLEN, *Le Renard Pâle*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1965.

(2) Sur l'arbre justicier, cf. l'article de V. GÖRÖG-KARADY in C. CALAME-GRIAULE éd., *L'arbre dans les contes... II* : 23-62.

(3) Cf. *Le Renard Pâle*, o. c. Il faut noter que cet animal mythique a été également châtié dans son sexe, la circoncision qu'il a subie étant pour lui l'équivalent d'une castration.

(4) F. V. EQUILBECQ, *Contes populaires d'Afrique Occidentale, 1913-1916, rééd.* Maisonneuve et Larose, 1973, p. 373.

(5) O. c. p. 347.

yeux de tous. On a donc affaire ici à une conjonction sexuelle excessive, alors que dans notre conte c'est la disjonction qui est excessive. Citons encore un conte tyokossi recueilli au Togo par D. REY-HULMAN, dans lequel une femme perd son sexe qui voltige partout et se pose sur un arbre ; c'est son mari qui

parvient à l'attirer avec du miel et du sésame (car le sexe féminin est gourmand de miel, ce qui est bien connu par ailleurs) (1).

*Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.
le 7 novembre 1980.*

(1) Cf. G. CALAME-GRIAULE, « De l'huile au miel », *Recherche, Pédagogie et Culture*, 29-30, mai-août 1977 : 9-13.